

LA COUR
D'UN ROI D'ORIENT

OU LES

Nussir al-Deen
DISTRACTIONS DE NUSSIR-U-DEEN, *King of Luknow*
SOUVERAIN DE LUKNOW *R*

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR

BÉNÉDICT-HENRI RÉVOIL

PARIS

J. VERMOT ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

33, QUAI DES AUGUSTINS, 33.

Les favoris de Nussir-u-Deen.

La carte à payer mensuelle du barbier. — Le Mohurrim. — Le poète danseur. — Un caprice. — Mon ami de Calcutta. — Le bâton d'argent. — Combat d'éléphants. — Faveur royale. — M. et Mistriss Smith. — Le « killut » ou le présent du roi. — Départ de mon ami.

Sous un gouvernement pareil et au milieu d'un peuple aussi soumis à l'autorité que l'est généralement celui de l'Inde, il est facile de croire que la faveur d'un souverain n'a pas de bornes.

Le barbier offrait l'exemple extraordinaire d'un homme qui avait su obtenir et conserver l'affection de Nussir-u-Deen, quoiqu'il sût à peine parler la langue du pays et que le souverain s'exprimât très-mal en anglais.

J'ai déjà parlé du titre de noblesse qui lui avait été conféré, de la grande autorité qu'il exerçait dans le palais, et du monopole de fournir les provisions d'Europe dont jouissait *le marquis de la pommade et du fer à*

friser. Cet homme était aussi chef de la ménagerie, et par le fait gardien du parc. J'eus une fois, une seule fois, l'occasion de prendre connaissance des notes qu'il présentait tous les mois à Sa Majesté.

Cela se passait après le *tiffen* (le goûter) au moment où nous sortions généralement du palais pour n'y revenir qu'à neuf heures pour le moment du dîner. Le favori entra portant à la main un rouleau de papier.

Dans les Indes, les longs documents, tels que ceux qui ont rapport à la justice et au commerce, ne sont pas ordinairement écrits sur des livres ou sur des feuilles attachées les unes aux autres, mais bien sur une longue bande dont plusieurs morceaux sont joints ensemble, et le tout est roulé comme une carte de géographie.

— Ah ! ah ! Khan ! dit le roi en l'apercevant, c'est la carte à payer du mois, n'est-ce pas ?

— Oui, Votre Majesté, répondit le barbier en souriant.

— Venez, donnez-la-moi ; voyons-en l'addition, déroulez-la, Khan.

Le roi était ce jour-là de bonne humeur, et le barbier affichait toujours la même disposition d'esprit que le monarque.

Nussir-u-Deen s'empara d'une extrémité du rouleau et jeta le reste sur le plancher, afin de le mieux dérouler. Le papier atteignit l'autre côté du vaste appartement. Il y avait là une longue suite *d'item*, de chiffres très-fins et très-serrés. Le roi voulut mesurer. On apporta un mètre en cuivre, et, l'arpentage opéré, on

vit que la note avait quatre mètres et demi de longueur. Je regardai le total : il montait à plus de quatre-vingt-dix mille roupies, plus de neuf mille livres sterling.

Le roi y fit aussi attention.

— Mon compte est plus fort que d'habitude, Khan, dit-il tout en observant le coiffeur royal.

— Oui, Votre Majesté, c'est à cause de la vaisselle plate, de vos nouveaux éléphants, etc., etc....

— Ah ! c'est vrai ; je sais, fit le roi en l'interrompant ; portez cela au Nawab, et dites-lui de vous payer.

Tout en parlant ainsi, il apposa sa signature au bas du compte, et le mémoire fut acquitté le jour même.

Quelques mois après, un courtisan en crédit dit à Nussir-u-Deen que le Khan le volait et que ses comptes paraissaient être exorbitants.

— Si je veux enrichir le Khan, répondit le roi, cela ne regarde ni vous ni personne. Je sais que ses notes sont exagérées, mais peu importe, puisque c'est mon plaisir : il sera riche, je le veux.

Le barbier ne fut d'ailleurs pas le seul qui jouit du capricieux favoritisme de Sa Majesté Nussir-u-Deen, je citerai bientôt un autre exemple de ce genre, poussé jusqu'à la dernière extravagance.

Pendant huit jours nos dîners furent interrompus, à cause de quelques fêtes que célébraient les indigènes, mais quand la semaine fut écoulée, le roi qui bâillait, demanda à s'amuser.

— N'aurons-nous donc pas quelque divertissement ce soir ? dit-il à son Olivier-le-Daim ; allons, Khan, je voudrais bien assister à un combat de cailles.

Le barbier se leva pour donner des ordres ; quand il revint, le roi lui demanda si ses ordres étaient remplis.

— Rien n'est plus aisé, sire, que de satisfaire cette fantaisie, répondit le barbier.

Les cailles étaient là, et le combat commença entre les deux oiseaux rivaux.

L'époque du Mohurrim arriva. Pendant quarante jours, nous ne vîmes le roi que par hasard, lors du déjeuner matinal. Tout le temps que dura le Mohurrim, il n'y eut, au palais, ni danses, ni dîners à l'européenne.

Avant de monter sur le trône, Nussir-u-Deen avait fait vœu, s'il y parvenait jamais d'observer le Mohurrim quarante jours au lieu de dix, comme c'était l'usage, et il accomplit religieusement son vœu.

Le Mohurrim avait interrompu nos fêtes, qui recommencèrent bientôt.

Un jour, le monarque parcourait une route publique qui traversait le *Rumma*, autrement dit le parc. Nous nous rendions tous à Chaun-Gunge, un des jardins de ses palais, où avaient lieu ordinairement les combats d'animaux féroces.

Nussir-u-Deen se promenait dans une voiture découverte, harnachée à l'européenne. Son cocher irlandais, homme fort comique, se trouvait hissé sur son siège, d'où il conduisait quatre chevaux arabes. Le temps était magnifique, le roi ordonna au cocher d'aller lentement, afin de pouvoir respirer l'air frais. On était au mois de décembre. L'atmosphère était embaumée, et les rayons du soleil répandaient une douce chaleur.

Nous chevauchions derrière le carrosse, suivis par

les gardes du corps. Chacun à son tour, l'un de nous se plaçait à la portière, tenait son chapeau à la main, et conversait avec Sa Majesté. Tous nous nous découvriions quand le roi se tournait vers nous pour nous adresser la parole. Le gouverneur chevauchait à côté de la voiture, lorsqu'un indigène, presque nu, d'une haute taille, et d'une force prodigieuse, en apparence, s'élança de l'un des côtés de la route et commença à danser et à chanter une mélodie sauvage. Le roi se retourna pour regarder cet homme. Un ou deux des gardes voulurent chasser le pauvre garçon, mais Sa Majesté commanda qu'on n'en fit rien ; puis il dit au cocher d'arrêter. Nussir-u-Deen n'agissait jamais que par caprice. Dans toute autre circonstance, il aurait probablement ri de bon cœur en voyant les gardes maltraiter le vagabond.

Péeroo, — tel était le nom du chanteur, — fut ravi de l'attention qu'on lui prêtait. Toute la cavalcade s'arrêta pendant que la danse et le chant continuaient. Péeroo avait composé lui-même cette mélodie, dans laquelle il avait intercalé certains gracieux compliments, certaines ingénieuses flatteries, qui charmèrent le roi. Il ordonna à un de ses serviteurs de donner à Péeroo cinq mohurs d'or, — somme égale à huit livres sterling. — Je veux t'entendre demain au palais, dit le roi au pauvre diable en continuant sa route, tandis que Péeroo l'assurait que la faveur de « *l'asile de l'univers* » était pour lui ce qu'est la chaleur du soleil pour les palmiers.

Péeroo était poète, et à ce titre il montrait fort peu de timidité. Le lendemain même il se présenta au pa-

lais; offrit au roi de lui faire entendre une nouvelle chanson ; mais celui-ci demanda celle qui lui avait plu la veille.

Chaque jour, l'heureux Péeroo parut à la cour, et chaque jour le roi écoutait la même mélodie, y trouvant assurément des beautés inconnues aux autres. Les largesses pleuvaient sur la tête du fortuné ménestrel, qui devint bientôt un personnage à Luknow.

Avant la fin du mois, le Nawab imita son maître, et fit des présents à Péeroo ; le commandant en chef, ainsi que le Rajah Buklawir-Singh, principal magistrat de la police, suivirent cet exemple ; l'argent abondait dans les mains de Péeroo.

Il était évident que l'aventurier devait occuper un jour ou l'autre un haut rang parmi les nobles du royaume d'Oude. Le peuple s'inclinait même quand il passait. Assurément, cela ne devait pas durer, et cela ne dura pas en effet. Des appartements avaient été préparés dans le palais pour Péeroo ; on le couvrit de beau linge, il fut vêtu de pourpre. Le Nawab, le commandant en chef et Rajah Buktawir-Singh, trois hauts principaux indigènes qui étaient à la cour, lui parlaient comme à leur égal ; Péeroo portait en vrai sybarite ses magnifiques vêtements : il acceptait tous ses honneurs. Était-il toujours poète, et pensait-il encore à retourner dans son désert ?

Il finit pourtant par chanter rarement devant Sa Majesté ; mais il n'en continua pas moins à être en faveur. Quand je quittai Luknow, — environ dix-huit mois après avoir vu le favori s'élancer du côté de la route, et

ressemblant à un homme des bois, menacé par les gardes comme s'il eût été une bête fauve, — Péeroo était un noble de haute volée à la cour.

J'ai oublié le titre qu'il portait, mais probablement il avait été nommé Singh, et ensuite Rajah ; car Péeroo était de race hindoue, et les titres de Rajah et de Singh sont des dignités nationales particulières à l'Inde, tandis que Nawab et Meer sont des titres musulmans.

Je ne crois pas pouvoir laisser sous le silence la visite d'un de mes amis de Calcutta, qui fut depuis shériff dans le comté de Middlesex ; cet Anglais plut aussi très-particulièrement au roi.

J'étais depuis quelques mois établi à Luknow, lorsqu'il m'écrivit d'Allahabad : il retournait en Angleterre, et désirait, avant son départ, visiter les contrées septentrionales du pays. Le but de sa lettre était de me demander s'il lui serait possible, en venant à Luknow, d'assister à quelques combats d'animaux, de voir la cour et les curiosités particulières de cette ville, pour lesquelles la capitale du royaume d'Oude était renommée.

Mon correspondant était négociant, il avait gagné beaucoup d'argent à Calcutta, et avait été l'un de mes amis intimes pendant mon séjour dans cette ville. Les gens qui font fortune trouvent toujours des personnes disposées à les obliger. Je désirais lui être agréable, et je répondis aussitôt à sa demande en l'invitant à venir, et je lui disais que je pourrais, non-seulement lui montrer les hauts dignitaires du palais, mais encore lui faire apercevoir le roi et le mener à la ménagerie.

Il m'était impossible de promettre davantage ; cependant, en causant à ce sujet avec un de mes camarades, il me fit remarquer que le barbier, s'il était disposé, pouvait facilement engager Nussir-u-Deen, à donner un combat de bons animaux et d'éléphants.

— Essayons toujours, ajouta-t-il, rien ne nous empêche d'essayer.

Il y avait une salle de billard dans la maison du barbier, elle était entretenue aux frais du roi et destinée aux Européens de sa suite. Nous nous y assemblions souvent. On y rencontrait toujours l'un de nous vers le milieu de la journée. Je trouvai le favori occupé à jouer avec le capitaine des gardes du corps.

— Un de mes amis, M. Rowell, de Calcutta, vient d'Allahabad, pour visiter Lucknow, dis-je au Khan, j'aime à espérer qu'il pourra voir la ménagerie.

— Oh ! certainement, répondit gracieusement le barbier, je vous donnerai un *chobdar* (un bâton d'argent) pour l'accompagner si vous le désirez.

Le favori était gardien du parc et surintendant de la ménagerie ; son *chobdar* devait suffire pour que nous puissions tout voir.

— Je ne pense pas qu'il y ait moyen d'assister à un combat d'éléphants ? demandai-je au barbier, d'un air nonchalant, tout en examinant le jeu.

— Mais pourquoi pas, mon capitaine ? De par Jupiter ! malheureusement, je ne crois pas qu'il y ait, à cette heure, deux éléphants entraînés, répondit le barbier ; puis, après une pause d'un instant, il se tourna encore vers moi et m'adressa brusquement cette question :

— Votre ami est-il négociant? croyez-vous qu'il puisse me faire placer de l'argent dans la Compagnie des Indes?

— C'est un négociant, et sans doute vous avez entendu parler de M. Rowell, de la maison Rowell, Brown et compagnie; il est fort riche, et je suis persuadé qu'il fera tout ce qui dépendra de lui pour vous rendre service.

— C'est bien; j'arrangerai tout suivant ses désirs. S'il n'y a pas d'éléphants entraînés, nous aurons des tigres et peut-être des rhinocéros. Comptez sur moi..... Attention à votre bille rouge..... c'est le jeu!... Ah! capitaine, je vous dois cinquante roupies.....

Je me retirerai très-content.

Mon ami arriva le lendemain matin; je me rendis à la réception particulière, pour entendre ce qui s'y dirait au sujet du combat d'animaux. Le barbier coiffait Nussir-u-Deen, et tout en le coiffant il causait avec lui.

La conversation était finie quand celui-ci prononça ces paroles :

— Il y a longtemps que Votre Majesté n'a assisté à un combat de bêtes féroces.

— Pooh, répliqua le roi, j'en suis fatigué; d'ailleurs, je ne pense pas qu'il y ait d'éléphants en état.

— Il y en a, sire, je m'en suis informé ce matin.

— Voudriez-vous donc en voir un? demanda le roi.

— Oui, si Votre Majesté le permet. M. Rowell, un des plus riches négociants de Calcutta, est arrivé ici; et comme il doit aller à Delhi, à Agra, et dans d'autres villes, il ne faut pas qu'il s'en aille sans emporter de bons souvenirs de Luknow.

— Oh! certainement non, répliqua le roi; qui plus

est, je pense qu'il peut nous être utile à Calcutta, en Angleterre, n'est-ce pas Khan?

— Votre Majesté devine tout, continua le flatteur.

— Il fut donc convenu que le combat aurait lieu le jour suivant, vers une heure, à Chaun-Gunge. J'allai rejoindre mon ami pour l'instruire du succès de mes démarches. Je le priai aussi d'être poli pour le barbier, qui avait fait tout cela pour lui.

— Poli pour lui ; qui ne le serait pas ? Mais c'est le favori du roi, un noble ! Oh ! bien sûr, je le serai.

M. Rowell, de la maison Rowell, Brown et compagnie, avait évidemment les premières qualités requises pour devenir un excellent courtisan.

Le *chobdar* me parvint à l'heure convenue, et nous partîmes pour visiter Luknow avant de nous rendre à la ménagerie et y voir les tigres. J'aurai beaucoup à dire plus tard, au sujet de ces animaux ; mais dans ce moment, je ne puis interrompre mon histoire.

Devant la baguette magique, ou plutôt le bâton d'argent, le *chobdar*, toutes les portes s'ouvrirent : celles du palais, des bureaux du gouvernement ; celles des magasins militaires, du *Topkana* (l'arsenal) comme aussi celles de l'*Emanbarra*, que l'évêque Héber (bien digne d'être traité de profane s'il n'était pas évêque) appelle la cathédrale musulmane. On nous fit visiter aussi les mosquées, les jardins Constantia, le palais du général Martine, la ménagerie et le parc.

Le lendemain matin, nous nous dirigeâmes en voiture vers Chaun-Gunge, pour assister au combat d'éléphants. Tout y était préparé, comme c'est d'usage, pour

ces sortes de spectacles. Il y avait une petite loge ressemblant à une petite maison de campagne, entourée d'un vaste enclos.

Chaun-Gunge est situé à trois milles de Luknow, de l'autre côté du Goomty. Je m'étais procuré un autre « *chobdar*. » J'installai mon ami dans une loge du rez-de-chaussée, d'où il pouvait très-bien voir le combat qui devait se passer dans la cour adjacente. Il m'était impossible de rester avec lui, car mon devoir m'obligeait à me rendre dans la galerie au-dessus, et de rester avec Nussir-u-Deen.

Les tymbales, — emblème de la royauté à Oude et portées seulement devant le roi et la Padshah-Begum, autrement dit la reine — les tymbales annoncèrent la venue du *Refuge du monde entier*. Je montai prendre la place qui m'était désignée, tout en m'excusant auprès de mon ami.

Le roi parut bientôt, et s'assit sur un sofa qu'on avait préparé pour le recevoir ; les femmes qui devaient l'éventer se placèrent derrière lui. Quelques officiers de sa maison s'appuyèrent sur le parapet, tandis que d'autres posèrent leurs mains de chaque côté du sofa.

— M. Rowell de Calcutta, est-il venu avec vous ? me dit le roi en se retournant de mon côté.

— Oui, sire, lui répondis-je.

— Où est-il donc ?

— En bas, Votre Majesté, dans une tribune qui donne sur l'amphithéâtre.

— Pourquoi donc ne l'avez-vous pas amené ici ?

— Je n'aurais point osé me permettre. . .

Une rencontre entre un rhinocéros et un éléphant.

Un combat de chameaux. — Le rhinocéros. — Naturel paisible de cet animal. — Sa manière de combattre. — Le rhinocéros et l'éléphant. — Le rhinocéros et le tigre. — Combat d'éléphants. — « Mallur. » — Le combat du « Mahout. » — Sa mort. — Les remords d'un pachiderme. — Autre combat. — Le danger et la suite.

J'ai déjà décrit le combat ordinaire des oiseaux, des antilopes et des tigres à la cour de Luknow ; voici maintenant le tour des plus gros et des plus lourds de tous les animaux.

Rien n'est plus cruel au monde que les combats que se livrent les chameaux entre eux. C'est à Luknow même qu'on dresse à ces jeux sanguinaires ces bêtes de somme que la nature avait créées pour être paisibles et non point belliqueuses ; mais quand l'homme s'efforce de changer la nature du chameau et veut faire de lui un animal batailleur, afin de se récréer, ce quadrupède devient horrible à voir.

Tout le monde sait qu'à l'exemple du lama du Pérou, le

chameau lance hors de sa gorge un liquide nauséabond sur son adversaire. J'ai vu ceux que l'on élève à Luknow pour le combat, faire ressortir un de leurs deux estomacs à force de cracher.

Certes, c'est là un spectacle odieux ! Rien n'est moins agréable non plus que l'aspect de deux mâchoires tenaillant la longue lèvre de l'autre chameau et l'arrachant d'une manière brutale. Ces combats se terminent toujours par la vue de deux têtes mutilées, et d'yeux arrachés.

Le rhinocéros est naturellement aussi un animal fort paisible; l'évêque Héber dit que, sous le règne de Ghazi-u-Deen, on se servait de rhinocéros pour traîner les voitures et pour porter le howdah.

Je n'ai jamais vu de rhinocéros employé à cet usage, et quoiqu'il soit fort paisible, il est, par sa nature, plus propre que le chameau aux combats aimés des Hindous. Une corne, d'une forme pareille à celle d'un couteau, une peau rugueuse bien plus impénétrable qu'une cotte de mailles, un corps épais et des membres musculeux, tout concourt à rendre effrayant cet animal, qui est un rude jouëur même pour des bêtes d'une taille plus gigantesque. Je suis certain que lorsqu'un rhinocéros est excité, il tuerait un hippopotame.

L'enceinte dans laquelle ces divers animaux étaient parqués à Luknow pour servir au divertissement royal, était fort grande, et il sera facile de s'en convaincre, lorsque je dirai que la ménagerie royale contenait, pendant mon séjour à la cour du roi d'Oude, de quinze à vingt rhinocéros.

On les gardait en plein air à Chaun-Gunge, et on les laissait errer çà et là dans de certaines limites.

C'était ordinairement dans ce palais de Chaun-Gunge, et quelquefois dans un autre situé sur les bords de la rivière appelée Mobarrak-Munzul qu'avaient lieu les combats des plus gros animaux.

La scène se passait généralement dans un enclos préparé dans ce but, sur un côté duquel on avait bâti, pour le roi et sa suite, une estrade attenant à une galerie placée sur le devant de la maison et destinée à l'entrée des équipages, sorte de constructions plus ordinaires à Calcutta qu'à Londres.

Quelquefois, cependant, les combats avaient lieu au milieu du parc, en plein air, et on élevait alors des galeries fixées sur des piliers très-solides. Deux rhinocéros mâles, généralement plus disposés à se livrer bataille à certaines époques particulières de l'année, plutôt que dans d'autres, comme cela arrive aux éléphants, étaient entraînés d'une manière convenable à l'aide de drogues stimulantes.

On les plaçait dans l'enclos, aux deux côtés opposés, ou bien encore des hommes robustes, montés sur de bons chevaux et armés de lances, les chassaient l'un vers l'autre dans l'intérieur du parc. La première vue de l'autre rhinocéros suffisait pour que l'un et l'autre se préparassent à l'attaque; car les deux animaux connaissaient tout de suite, par l'odorat, qu'ils étaient près d'un mâle et non près d'une femelle.

S'élançant alors l'un sur l'autre, la tête tant soit peu baissée, ils se rencontraient avec fureur dans le milieu

de l'arène et poussaient en avant leurs museaux armés comme le fait un cochon.

La carapace de ces quadrupèdes est si épaisse sur le dos et sur les jambes que bien souvent la petite corne, appelé « le canif » qui s'élève sur le dessus du museau ne peut faire aucune entaille. On ne peut blesser un rhinocéros que vers la peau du ventre ou entre les jambes.

Le but de chaque combattant en s'approchant de son rival est d'introduire son museau entre les jambes de son antagoniste, et par ce moyen, de l'éventrer, ce que la petite courbure de la corne rend très-facile, du moment qu'elle est convenablement dirigée.

A vrai dire, comme tous deux cherchent à trouver le même avantage, leurs têtes et leurs museaux, dans le premier cas, se rencontrent vers le milieu. Ils se frappent alors en poussant et en abaissant leurs têtes, grognent ensuite avec colère et montrent une activité et une énergie dont personne ne les croirait capables, vu la pesanteur de leurs formes ; leurs museaux s'agitent l'un contre l'autre, tandis qu'ils s'attaquent mutuellement, leurs cornes se rapprochent aussi, et le son qui provient de ce contact prouve tout à fait que ce n'est pas un jeu d'enfant qui les excite de cette manière.

Je ne saurais expliquer, cependant, comment les deux animaux semblent être enchaînés l'un à l'autre, corne contre corne, museau contre museau, les têtes toujours baissées de façon à préserver leur poitrine et la partie sensible entre les jambes de devant.

C'est alors qu'ils se livrent aux plus terribles efforts, car ils se poussent continuellement en y employant

toutes leurs forces. Chacun d'eux fait usage du poids de sa masse fantastique et de la force singulière dont la nature l'a doué. Ils se poussent et se repoussent avec une persévérance obstinée.

Le plus faible doit reculer à la fin. Il cède d'abord doucement, pas à pas, puis plus vite, par une espèce de trot à reculons, car le plus fort et le plus opiniâtre des deux conserve toujours son avantage avec une férocité implacable. Le plus faible, voyant enfin qu'il ne peut plus tenir tête, fait un effort désespéré en arrière de manière à délivrer son museau et ses cornes. C'est le moment décisif du combat.

J'en ai vu souvent se terminer d'une façon toute inattendue. Si on est dans un enclos, et que le plus faible n'ait pas de place pour se retirer, il est presque sûr d'être déchiré par son impétueux agresseur; on doit s'attendre à le voir tomber rudement blessé, sinon mort. Quant à son adversaire, il est toujours entraîné hors de l'arène à l'aide de fers chauffés à blanc, appliqués sous le ventre, et à coups de lances. Dans le parc de Chaun-Gunge, cependant, lorsque le plus faible était alerte, il parvenait quelquefois à se détacher lui-même et à décamper aussi vite que possible sans recevoir aucune blessure.

Naturellement le plus fort le poursuivait, et ils étaient bientôt hors de vue. Dans ces occasions-là, tout dépendait de la nature du terrain et de l'activité des deux animaux. Si le fugitif était atteint par celui qui le poursuivait, rien ne pouvait lui sauver la vie, car bientôt il avait la poitrine ouverte par une horrible blessure dont la profondeur avait de vingt à vingt-cinq centimètres.

Une seule fois cependant, et une seule, j'ai vu un combat se terminer d'une tout autre manière que celle à laquelle nous nous attendions.

Le plus faible s'était retiré peu à peu, d'abord lentement, puis ensuite plus vite. La scène se passait au milieu d'un parc.

A la fin, le rhinocéros prit son élan en arrière, de manière à se dégager, et il réussit. L'animal le plus fort, qui avait évidemment une tête de porc, fut surpris d'une résistance inattendue et rejeta en haut son museau d'un air très-étonné.

Son ennemi, plus actif, s'aperçut tout de suite de ce mouvement, et, tout en se préparant à fuir, il s'arrêta, baissa la tête et lança immédiatement sa corne dans les jambes de devant de son ennemi.

Le filet de sang qui s'échappa de la poitrine du combattant, et le souffle du blessé oppressé par la souffrance annoncèrent bientôt la victoire de celui qui, debout un moment, avait perdu pied et n'avait peut-être plus d'espérance.

Le rhinocéros blessé recourut à la fuite ; il perdait son sang à gros bouillon et ses intestins sortaient de sa blessure.

Son adversaire le laissa tourner et courir quelques pas, puis il enfonça de nouveau sa corne entre ses jambes de derrière, l'y ficha très-profondément, et le rhinocéros tomba mutilé de la plus horrible manière, tandis que les cavaliers agiles chassèrent l'agresseur à l'aide de leurs longues lances. — Certes, ce n'était pas une chose facile.

J'ignore si le rhinocéros blessé mourut ou non. Je l'ai probablement entendu dire à cette époque, mais aujourd'hui je l'ai oublié. Les vétérinaires de Luknow sont d'un si grande habileté, que je ne m'étonnerais pas qu'il se soit rétabli.

Le combat entre un rhinocéros et un éléphant n'est pas, à beaucoup près, aussi intéressant que celui entre le rhinocéros et le tigre. Dans le premier cas, il n'est pas facile, d'abord, de forcer les deux animaux à s'attaquer l'un l'autre, quoique l'éléphant et le rhinocéros soient dans une condition pareille d'entraînement.

Toutefois, s'il leur prend à tous deux la fantaisie d'essayer leur courage, l'éléphant s'approche, comme d'habitude, sa trompe en l'air et la tête en avant, tandis que le rhinocéros, se tenant sur ses gardes, marche le museau baissé. Bien souvent les défenses de l'éléphant effleurent la carapace du rhinocéros sans lui faire le moindre mal, tandis qu'avec son énorme tête il repousse en arrière l'animal plus léger.

Si les défenses de l'éléphant font tomber le rhinocéros, comme ce'a arrive quelquefois, le pachiderme les lui plonge alors sans miséricorde dans le ventre ; mais, le plus souvent, le combat finit au désavantage de l'éléphant, car le rhinocéros fait pénétrer son museau entre les jambes de devant de son adversaire et le déchire cruellement, tandis que l'éléphant se débat tout le temps avec sa trompe, et cela en pure perte, à peu d'exceptions près.

Le rhinocéros, empêché d'agir par les défenses de l'éléphant, ne peut point faire pénétrer son museau bien

avant dans le corps de son ennemi, aussi la blessure qu'il lui fait n'est jamais très-dangereuse.

Le combat entre le rhinocéros et le tigre offre toujours une grande animation et intéresse le spectateur. On aime à voir la défense opiniâtre et passive de cet énorme animal et l'attaque furtive du plus petit : le museau abaissé de l'un, les dents brillantes de l'autre, la corne retroussée de celui-ci, se préparant bravement à la riposte dans une attitude de défense méfiante, la tête ronde de cet autre au milieu de laquelle ses yeux brillent, ses griffes musculeuses, tout cela captive et intéresse vivement.

Pendant le rhinocéros ne craint jamais la moindre attaque sur le dos ; car lorsque le tigre saute sur lui, ses griffes n'ont pas de prise sur le cuir impénétrable qui le protège. Si le rhinocéros est renversé par le tigre, dès ce moment son sort est décidé ; il est déchiré, mis en pièces et mordu en dessous d'une manière seulement pratiquée par le tigre.

J'ai entendu parler des terribles résultats qui suivent l'assaut du tigre, mais je n'en ai jamais été témoin.

Sur dix cas, le rhinocéros a neuf fois l'avantage, le tigre s'élançe et ressaute, mais il échoue toujours, eu égard à l'armure impénétrable qu'il rencontre sous ses dents, c'est-à-dire la peau de son adversaire, et puis, enfin, dans un moment ou dans un autre, le rhinocéros saisit l'occasion, et réussit à infliger au tigre une blessure toujours mortelle au moyen de sa corne formidable.

Le tigre évite alors le combat et échappe aisément à

l'attaque de l'ennemi, toutes les fois que le rhinocéros songe à se jeter sur lui.

Il n'existe peut-être pas au monde un animal moins vulnérable que le rhinocéros ; il n'en est certainement aucun qui attaque son ennemi avec autant de sangfroid et plus de calme intérieur.

L'enferme-t-on dans un petit enclos avec un tigre féroce, il ne paraît pas du tout déconcerté, et ne trouve même pas sa situation désespérée : bien au contraire, il attend son sort avec un flegme sans pareil. La « cotte d'armes » est naturellement sa principale défense ; mais ce qui contribue le plus à sa sûreté, c'est la forme de sa tête qui se recourbe intérieurement, depuis le museau jusqu'au front, de sorte que ses yeux profondément enfoncés sont tout en sûreté dans un os concave où il n'est pas facile de les atteindre.

Bien plus encore, cette corne courte et aiguë qui protège le bout du nez du rhinocéros lui donne une défense de plus, car c'est là une des armes les plus formidables pour la défense que possède aucun animal, surtout eu égard à la force du rhinocéros.

J'ajouterai en passant qu'on éprouve un entraînement invincible envoyant cet animal, dont la forme est celle du porc, résister sérieusement et dompter souvent les tigres et les éléphants les plus énormes. Je n'ai jamais vu de rhinocéros lâché contre un lion.

Le roi d'Oude n'avait que trois ou quatre lions et il les conservait avec soin pour les grandes occasions ; m'est avis qu'un combat de cette sorte ressemblerait fort à celui que se livrent le tigre et le rhinocéros. D'ailleurs le lion

se bat comme le tigre ; aussi un combat entre deux lions est toujours, à peu de chose près, semblable à celui de deux tigres.

Il n'y avait pas à Luknow de lion qui pût lutter avec les plus gros tigres du pays. Les animaux de cette espèce capturés au nord-ouest de l'Himalaya et dans l'Asie n'égalent pas en grosseur ceux d'Afrique. Je doute pourtant beaucoup que le tigre du Bengale soit le plus formidable des deux.

Je n'ai jamais vu, ni à Londres, ni à Paris, d'aussi gros lions que les plus gros tigres de Luknow.

Sur cent cinquante éléphants que garde le roi d'Oude, on en comptait un avec défense cassée, et qui avait été victorieux dans plus de cent combats. Il s'appelait *Mallur*, et était fort apprécié par le roi.

Sa défense avait été rompue morceau par morceau dans plusieurs escarmouches ; car les éléphants se précipitent les uns sur les autres avec une telle violence, que bien souvent ils brisent leurs défenses en partie ou en totalité.

Mallur qui, comme je l'ai dit, avait perdu sa défense, était un éléphant au pelage noir, à la forme gigantesque, et dont les attaques étaient terribles, quand il était dans cet état d'excitation que l'on appelle le *must* d'un quadrupède.

Lors de la visite du commandant en chef, il fut convenu que l'on chercherait un adversaire convenable pour Mallur, et qu'il paraîtrait encore une fois sur le théâtre en qualité de gladiateur. C'était heureusement à l'époque favorable.

Mallur était en rut, comme aussi un autre énorme éléphant, d'un pelage noir comme le sien, qui fut amené dans l'arène, en sa présence.

Lorsque deux éléphants mâles sont dans cet état d'excitation, ils commencent le combat dès le moment où ils s'aperçoivent ; il est même inutile de les aiguillonner.

Chacun d'eux porte son gardien, — le *Mahout*, comme on l'appelle, — assis sur son cou. C'est la seule personne qui puisse sans danger, approcher cet animal dans une telle circonstance. Dans les mains du Mahout cet animal est généralement, bon gré mal gré, docile comme un enfant.

Il n'est pas besoin de faire de préparatifs pour le combat, il s'agit seulement de passer une forte corde, qui va du cou de l'éléphant jusqu'à sa queue, et c'est à l'aide de ce lien que le Mahout retient sa monture, et reste « en selle » pendant le combat.

On doit bien penser que la position du pauvre homme n'est pas très-agréable durant une telle bataille ; mais les Mahouts sont tellement jaloux de la réputation de leur bête, qu'ils aiment bien mieux voir choisir leur éléphant pour prendre part au combat que s'il en était exclu. C'est là un honneur pour eux, comme c'en est un pour le gigantesque combattant dont ils sont les guides.

Si le Mahout était renversé, l'éléphant qui combat sa monture le tuerait infailliblement s'il en avait l'occasion, aussi le Mahout se tient-il au cordon avec toute la force d'un homme qui saisit une planche après un naufrage.

Toutes les fois que Mallur était choisi pour l'amusement du commandant en chef anglais ou pour celui du souverain d'Oude, la scène se passait dans un des palais de Nussir-u-Deen, situé sur les rives du Goomty.

Du haut d'une terrasse construite sur le bord de l'eau on dominait tout le cours de la rivière. Un grand parc s'étendait de l'autre côté du courant, et sur cette rive avait lieu le combat que nous apercevions du balcon.

Le Goomty n'était pas plus large en cet endroit qu'une rue de Paris ou de Londres, et la terrasse s'avavançait au-dessus de l'eau, de sorte que nous étions assez près pour bien voir le combat. La rive opposée était couverte d'herbes, rien n'empêchait donc qu'on vit parfaitement ce qui se passait, même à une distance fort éloignée.

A un signal donné par le roi, les deux éléphants s'avavançaient de différents côtés, chacun d'eux monté par son Mahout. Mallur, à cause de sa défense cassée ne paraissait point aussi formidable que l'énorme adversaire noir qu'il lui fallait combattre, et qui était armé d'énormes défenses.

Dès que les deux animaux furent en présence, on les vit comme s'ils eussent compris ce qu'on attendait d'eux, élever en l'air leurs trompes et leurs queues, et s'élancer l'un sur l'autre avec rage, aussi vite qu'ils le purent, en poussant un terrible cri de défi. C'est la manière ordinaire de l'éléphant d'attaquer son ennemi.

Il élève sa trompe perpendiculairement, afin qu'on ne puisse la heurter, puis il lève la queue, et ses cris consistent en une série d'efforts gutturaux qui tiennent à

la fois du rugissement d'un lion et du grognement d'un pourceau.

Mallur et son ennemi s'élançèrent avec impétuosité l'un sur l'autre. On aurait pu entendre à la distance d'un demi-mille le son de leurs grosses têtes s'entre-choquant avec violence.

Le fait peut sembler exagéré, mais il est véridique. Si le lecteur songe à la grosseur de l'éléphant, à sa pesanteur, à la force de sa masse doublée par le mouvement rapide, et enfin à l'ébranlement de deux corps semblables, arrivant simultanément l'un contre l'autre, il ne sera pas surpris de lire ce que je raconte.

Plus d'une fois, dans de semblables circonstances, j'ai vu une ou plusieurs défenses se briser tout d'un coup, et voler en l'air, par la force du choc.

Dès que le premier coup est frappé, les deux éléphants se poussent vigoureusement de toute leur force l'un contre l'autre. Bouche à bouche, défense contre défense, les deux trompes toujours élevées perpendiculairement en l'air, les pieds implantés solidement sur le sol, ils se poussent et se repoussent, avancent et reculent, non pas à l'aide d'efforts résolus et continuels, mais par petits coups répétés.

Leurs têtes ne se quittent pas un instant, mais leur dos se courbe légèrement et se redresse par des mouvements réguliers, à mesure qu'ils poussent et qu'ils avancent.

Pendant ce temps, les Mahouts ne restent pas oisifs. On les entend crier pour encourager leur éléphant, et ils s'aventurent même avec une audace frénétique jus-

qu'à frapper l'os frontal du pachiderme de la masse de fer dont ils se servent pour le conduire. C'est là un spectacle bien fait pour faire tenir les yeux ouverts au spectateur le plus apathique, et pour arrêter la circulation du sang dans ses veines. — Surtout lorsqu'on voit deux énormes animaux se pousser de toutes leurs forces, tandis que leurs deux cornacs mettent tous les moyens en œuvre pour les encourager.

Dans de semblables combats, il arrive presque toujours que le plus fort des deux adversaires remporte la victoire. On a cependant certains exemples où une grande agilité a donné au plus faible les honneurs du succès ; mais de pareils faits sont rares, — plus rares peut-être dans les combats d'éléphants, que dans ceux d'autres animaux.

Mes lecteurs me demanderont enfin comme se termine le combat. Si le plus fort des deux éléphants parvient à renverser son adversaire, la mort du vaincu en est le résultat probable. Ceci arrive quelquefois à la suite d'un grand effort, et dans ce cas le plus faible a à peine assez de temps pour se sauver. Il perd à la fois l'espérance et la force, et dès qu'il se tourne maladroitement pour fuir, il se voit poussé et tombe aussitôt sur le sol.

La fin du combat est alors imminente. Le vainqueur plonge sans miséricorde ses défenses dans les flancs de son ennemi étendu sur le gazon sans espoir de secours, et la mort ne tarde pas à arriver. Si le plus faible, grâce à une grande agilité, parvient à se retourner et à s'enfuir, on assiste alors à une poursuite qui se termine

tantôt par la fuite de l'agile éléphant, tantôt par des blessures mortelles produites par la trompe de l'antagoniste, et les déchirures de ses défenses sont toujours effroyables.

Mallur et son ennemi s'étaient rapprochés l'un de l'autre, — tandis que je raconte les détails d'un combat d'éléphants, — et le roi d'Oude, le commandant en chef anglais et le Résident les regardaient attentivement du haut du balcon s'éloigner peu à peu de la rive; on n'entendait pas le moindre bruit sur le balcon royal.

A la fin, pourtant, le redoutable Mallur, malgré le désavantage de son unique défense, commença à gagner du terrain.

La jambe de devant de son adversaire s'était levée comme si celui-ci eût hésité à avancer ou à reculer, quoiqu'il s'avancât pourtant toujours courageusement et de toute sa force.

Mais on vit bientôt que ce n'était pas pour avancer, mais bien pour reculer que sa jambe était ainsi levée. A peine était-elle posée par terre que l'autre se leva et se baissa identiquement.

Le Mahout de Mallur vit le mouvement et comprit bien ce qu'il indiquait : il poussa des acclamations plus furieuses que jamais, et vociféra des cris tout-à-fait diaboliques, en frappant le crâne de sa monture à l'aide de sa masse de fer, et cela d'une manière sauvage.

Mallur était un vigoureux guerrier, aussi avait-il compris sur le champ qu'une autre victoire allait bien tôt être ajoutée à ses lauriers; cette conviction redoubla sa force, son Mahout et lui s'animaient de plus en plus à chaque instant.

Les combattants se trouvaient alors à quelques pas du bord du Goomty, un peu à la gauche de notre balcon. L'éléphant qui céda le terrain se retirait pas à pas, tout lentement, tout en s'approchant de plus en plus de la rivière.

A la fin, il fit un saut rapide en arrière, s'arracha à l'étreinte de son adversaire, et se précipita lourdement dans la rivière. Son Mahout se tenait à la corde sur son dos, et on le vit bientôt se hisser sain et sauf sur le cou de l'éléphant, tandis que celui-ci nageait pour gagner la rive opposée.

Mallur était furieux de la fuite de son adversaire. Son Mahout voulait le contraindre à le suivre, mais l'animal ne voulut plus entrer dans l'eau. Il laissa errer autour de lui un regard exprimant une fureur terrible, et chercha un nouvel adversaire pour l'attaquer.

Son Mahout l'excitait toujours à poursuivre la victoire et lui prodiguait des coups répétés accompagnés de cris sauvages.

Il perdit enfin l'équilibre au moment où Mallur tournait sur lui-même, et il tomba par terre ! Il se trouvait alors devant la bête furieuse qu'il avait eu l'imprudence de rendre de plus en plus sauvage et indomptable.

A cet instant suprême il ne nous resta aucun doute sur le sort qui lui était réservé. Nous eûmes à peine le temps de voir la chute de l'homme qui était resté couché sur le dos, les jambes écartées, l'une pliée sous lui et l'autre étendue en l'air, tandis qu'il tenait ses deux bras élevés d'une manière suppliante.

Tout à coup l'énorme pied de l'éléphant se plaça sur sa poitrine, et nous entendîmes aussitôt un horrible craquement d'os; le corps du malheureux avait été brisé et n'offrait plus à la vue qu'une masse informe.

On eut à peine le temps de jeter un cri. Voir le Mahout glisser le long du cou de l'éléphant, et tomber à terre, entendre le bruit causé par son corps sur le gazon, apercevoir le pied du pachiderme placé sur lui, et entendre les cris sinistres des spectateurs, tout cela fut l'affaire d'une minute.

Cette mort n'avait point apaisé l'animal furieux, car il maintenait toujours son pied sur la poitrine de l'homme, et avec sa trompe il saisit un bras qu'il arracha prestement du cadavre.

Un moment après il jeta bien haut ce débris informe, et le sang en rejaillit à mesure qu'il le faisait tourner.

Ce spectacle était horrible à voir.

Mallur s'empara encore de l'autre bras et le coupa de la même façon.

Nous étions tous terrifiés en présence du résultat imprévu du divertissement royal; mais notre épouvante et notre horreur augmentèrent encore en voyant une femme s'élaner du côté où Mallur était entré dans l'arène.

Cette femme se précipita vers l'éléphant. Elle tenait un enfant dans ses bras, et courait aussi vite que son fardeau le lui permettait. Le commandant en chef, qui était sur le balcon à côté du roi, se leva aussitôt en s'écriant :

— Sire, nous allons encore assister à une mort effroyable. Ne pourrait-on pas empêcher ce malheur ?

— Je le voudrais, mais c'est la femme du Mahout, reprit le roi ; que faut-il faire ?

Le Résident avait déjà donné des ordres pour que des cavaliers armés de leurs longues lances allassent entraîner l'éléphant.

L'ordre était bien donné, mais l'exécution n'était pas chose facile. On perdait un temps précieux à se concerter : il fallait, disait l'un, remonter le terrain ; l'autre conseillait d'avancer avec prudence, cinq hommes d'un côté, cinq de l'autre.

Ces *Syces*, au moyen de leurs longues lances, reconduisent les éléphants en se servant du fer de leurs piques, lorsque l'animal se montre obstiné, pour piquer sa trompe qui est fort tendre. Ces cavaliers sont ordinairement très-habiles, et se tiennent prêts à s'élaner au galop au moindre indice, toutes les fois que l'animal résiste aux coups de lance et se dispose à les attaquer.

Tandis que les « Picadors » hindous se préparaient ainsi à emmener l'éléphant, la pauvre femme du Mahout, sans penser le moins du monde au danger, courrait près du meurtrier de son mari :

— O Mallur ! Mallur ! bête cruelle et sauvage, vois ce que tu as fait, s'écria-t-elle. Grâce à ta barbarie, ma famille est éteinte, ma maison n'est plus. Tu as arraché le toit ; allons, maintenant, détruis les murailles ; tu as tué mon mari, que tu aimais tant ; c'est bien ! prends ma vie et celle de mon fils.





R. D'O.

La pauvre femme se lamentait.

P. 215

A ceux qui ne connaissent pas les mœurs de l'Inde, ce langage paraîtra insensé et même ridicule.

C'est pourtant là le langage que tenait la pauvre femme éplorée, et chaque mot se burinait au fond de mon âme.

Les Mahouts et leurs familles vivent avec les éléphants dont ils ont la garde, et ils leur parlent comme à des êtres raisonnables, leur adressant tantôt des reproches, tantôt des supplications, ou des paroles empreintes de colère.

Nous nous attendions tous à voir l'animal furieux abandonner les restes mutilés du mari pour mettre en pièces la femme et l'enfant, mais quelle ne fut pas notre surprise agréable !

La rage de Mallur s'était éteinte, et il éprouvait un remords poignant de ce qu'il avait fait.

Nous le vîmes baisser les oreilles et tenir la tête inclinée vers la terre. Il retira tout à coup le pied qui cachait le cadavre informe.

La femme se précipita sur ces restes chéris et l'éléphant se tint à côté en respectant sa douleur. C'était vraiment un spectacle émouvant.

La pauvre femme se lamentait à haute voix, se tournant de temps à autre vers l'éléphant pour lui adresser des reproches, tandis que l'animal restait immobile comme s'il eût eu le sentiment de sa faute, et regardait tristement la femme de son cornac mis à mort par lui.

A deux reprises différentes, l'enfant, ignorant le danger qu'il courait lui prit la trompe pour jouer avec lui. Il n'est pas extraordinaire de voir l'enfant d'un Mahout

s'ébaudir entre les jambes de l'éléphant, il n'est pas extraordinaire non plus de voir l'énorme bête agiter sa trompe sur lui, enrouler ce petit corps et le porter ainsi à une petite distance pour le ramener ensuite tendrement, aussi tendrement qu'il le ferait une mère, à la même place.

Pendant que ceci se passait, les lanciers avançaient toujours. Ils montaient tous des chevaux agiles habitués à ces sortes d'ébats ; lorsqu'ils arrivèrent des deux côtés, on les vit toucher doucement la trompe de l'éléphant du bout de leurs lances, et lui indiquer ainsi la mission dont on les avait chargés.

Mallur laissa retomber ses longues oreilles et les regarda d'un air menaçant.

Il pouvait bien permettre à la femme de son Mahout de lui reprocher son crime, mais il ne voulait pas se laisser mener par les « Picadors » du roi.

On devinait facilement cette détermination dans son regard furieux.

Les soldats imprudents le touchèrent encore, et cette fois plus vivement que la première. Mallur releva alors sa trompe, fit entendre un cri de menace et s'élança sur les hommes qui étaient placés à sa gauche.

Ils s'éloignèrent tous au même instant. Leurs chevaux les emportèrent en toute hâte, tandis que Mallur les poursuivait toujours.

La fureur sauvage de l'éléphant se réveillait peu à peu, et quand la troupe qui l'avait attaqué eut disparu derrière une muraille et fut hors de sa vue, il se retourna contre les autres assaillants.

Ce fut alors à leur tour de fuir, et c'est ce qu'ils firent aussi lestement que leurs camarades, tandis que Mallur continuait à courir aussi vite qu'il pouvait.

— Que la femme rappelle Mallur, cria le roi, et il reviendra à elle.

La veuve fit ce que voulait Nussir-u-Deen, et Mallur obéit comme cela lui était sans doute arrivé bien souvent, car il revint aussi docile qu'un épagneul répondant à la voix de son maître.

— Que cette femme monte avec son enfant sur le dos de Mallur et qu'elle l'emène, ordonna le roi.

Un moment après l'éléphant s'agenouillait à la voix de la femme, qui montait sur son dos, tandis que Mallur lui tendait d'abord le cadavre mutilé de son mari et ensuite son enfant.

La malheureuse s'assit sur son cou, à la place qu'occupait son mari, et conduisit tranquillement l'éléphant hors de l'enceinte jusqu'à son écurie.

Depuis ce jour elle devint son gardien et remplaça le Mabout : d'ailleurs Mallur ne permettait à personne de s'approcher de lui. Quand il était très-animé, aux époques où il était le plus farouche, cette femme n'avait qu'à dire un mot et il lui obéissait immédiatement.

Le touchait-elle de sa main sur sa trompe, ce geste suffisait pour calmer les plus violents éclats de sa colère.

Elle pouvait le conduire sans crainte ou sans danger pour elle-même, et tout portait à croire que son fils posséderait après elle l'autorité qu'elle avait ainsi acquise sur lui.

Après avoir raconté en détail la mort d'un Mahout, je vais décrire aussi la fuite d'un autre éléphant que nous croyions tous être dompté.

La scène se passait pendant un de ces combats d'éléphants, dans un jardin entouré d'une grille de fer. Suivant l'usage, l'assaut s'était prolongé entre les deux antagonistes.

Quand le plus faible eut cédé, il se détourna brusquement de son ennemi et courut vers l'enclos, poursuivi par le vainqueur. Le roi avait donné l'ordre de permettre au fugitif de se sauver.

Au moment où il sortait de la clôture, son Mahout tomba dans l'intérieur. L'éléphant poursuivi ne s'aperçut pas tout de suite de cette chute. Par malheur l'autre éléphant, le vainqueur, était arrivé près de la seule entrée, et il était impossible au pauvre homme de s'échapper.

Une minute ou deux s'étaient à peine écoulées que déjà l'homme était remarqué par l'animal furieux, et du moment qu'il l'aperçut, nous vîmes se dérouler tout un drame devant nos yeux.

Il était impossible de le secourir, car tout ce que je raconte se passa en quelques secondes, et l'animal s'était élancé sur le pauvre diable.

Les éléphants peuvent avoir quelque respect pour leurs propres Mahouts, mais ils ne ressentent que de l'animosité contre les Mahouts de leurs antagonistes.

Le conducteur de l'éléphant victorieux fit des efforts inutiles pour éviter à son camarade la mort qui le menaçait.

L'éléphant tenait sa trompe relevée, toute prête à attaquer ou à frapper, quand le pauvre Mahout se courba devant lui et se glissa dans un angle de la grille de fer.

L'éléphant s'élança en avant, et s'appuya de toute sa force dans le coin où était l'homme; puis à l'aide de son énorme tête, il se mit à pousser en mettant en pratique les mêmes coups violents qu'il eût employés pour se défendre, s'il eût été vis-à-vis d'un autre éléphant.

L'homme se tint immobile, protégé par la barrière de fer contre laquelle se heurtait inutilement la tête énorme du monstre; il n'éprouva point de mal, se pressa dans le coin, et se faisait aussi petit que possible, tout en tenant les bras plaqués contre son corps.

Du haut de la galerie, le pauvre Mahout nous semblait brisé à en mourir, car nous ne pouvions entrevoir que le dos gigantesque et les hanches fantastiques de l'animal qui s'avancait toujours avec la trompe perpendiculaire, mais nous fûmes heureusement détrompés.

Dès que l'homme comprit qu'il était sain et sauf, il se laissa glisser pour s'asseoir. L'éléphant qui ne pouvait le voir, se persuada sans doute que peu à peu il allait écraser le Mahout, puisqu'il le sentait s'affaisser à ses pieds.

Dès que l'homme fut assis, il se fraya adroitement un chemin entre les jambes de devant de l'énorme animal et s'échappa ainsi dans l'arène.

A notre grande surprise, nous le vîmes sortir furtivement de dessous les pieds du monstre, sans avoir la plus petite blessure, sans qu'on aperçut même la trace d'une égratignure sur sa peau.

Un moment après, le Mahout s'échappait à travers une ouverture de l'enclos ; et, avant que les spectateurs, suivant l'usage, eussent mis le feu à des artifices pour chasser l'éléphant, l'homme qui avait échappé par miracle à une mort certaine, se trouvait sain et sauf au milieu d'eux.

J'ajouterai, en terminant, que le plus terrible éléphant, alors même qu'il est excité par la rage, se laisse facilement intimider par des feux d'artifices allumés devant lui. Le bruit d'une fusée volante suffit pour l'arrêter au milieu du combat : il se sauve aussitôt terrifié en entendant les éclats d'un soleil ou même ceux d'un innocent paquet de pétards. Aussi, comme on peut bien se l'imaginer, les spectateurs tiennent-ils toujours des pièces d'artifices prêtes à enflammer au besoin, du moment qu'il s'agit de prévenir un danger.

Cette précaution est surtout indispensable dans la saison où les éléphants sont intraitables et disposés à faire du mal.